

COMME UN GROS BOURDON IVRE, L'AVION REBONDIT à plusieurs reprises sur l'herbe rase avant de se stabiliser au bout de ce qui tenait lieu de piste. Inversant les gaz, le pilote effectua un demi-tour laborieux pour orienter le flanc de son biplan de transport vers les baraquements épars de l'aérodrome. Un groupe d'hommes en uniformes disparates se précipita vers l'engin dont les moteurs tournaient encore. Un soldat plaça un escabeau de bois près de la porte de la carlingue qui s'ouvrit presque aussitôt. Hésitante, blême, une jeune femme équipée d'un lourd sac de voyage posa le pied sur la première marche. Tatyana Duchesne venait de débarquer à Biriouzanski Most.

Clignant des yeux, elle leva la tête vers le ciel d'un bleu sale, puis suivit du regard la ligne des bouleaux qui bordaient le minuscule aérodrome. Prenant une profonde inspiration, elle passa une main encore tremblante dans ses longs cheveux d'un blond cendré et se fit une promesse : la prochaine fois, elle prendrait le train. Ou le bateau. Ou n'importe quoi d'autre. Tout sauf cet horrible biplan qui l'avait secouée et ballottée sans merci pendant trois heures.

Elle fit un pas sur l'herbe jaunie, laissant ses poumons se remplir de l'air chaud et humide qui montait tout autour d'elle en cette fin de matinée estivale. Au loin, un oiseau trilla, caché dans les feuillages. Derrière elle, les soldats s'activaient bruyamment autour de l'avion.

– Mademoiselle Duchesne ?

La voix, ferme et sonore, la ramena à l'immédiat. Un jeune officier dont elle n'aurait su déterminer le grade semblait l'attendre. Impeccablement sanglé dans un uniforme vert olive, les bottes soigneusement cirées et les épaulettes luisantes, il tranchait avec le négligé des quelques hommes qui déchargeaient sacs de courrier et caisses en bois.

– Lieutenant Balguine, pour vous servir.

Un lieutenant, donc. Sachant à quelle tâche elle souhaitait s'atteler, il faudrait bien qu'elle se décide rapidement à apprendre comment distinguer tel grade d'un autre. Pour l'heure, toutefois, elle avait plus urgent à faire. Comme de laisser son estomac retrouver sa place légitime après la chevauchée fantastique à laquelle s'était livré le biplan dans les trous d'air au-dessus des bouleaux.

D'un geste, le lieutenant Balguine, qui la dominait de deux bonnes têtes au moins, l'invita à le suivre. Encore fragile, elle lui emboîta le pas. Il la guida à travers la piste en direction des baraquements qu'elle avait aperçus entre deux hoquets lors de l'atterrissage. Sur la droite, devant un hangar de tôles camouflé à la hâte, trois biplans plus petits dormaient sous le soleil de la fin de matinée. Des chasseurs, probablement. Elle devina le choc de marteaux sur du métal. Des rampants travaillaient à quelque réparation de fortune sur les appareils avant leur prochaine mission. Plus loin à l'ouest, la guerre faisait rage, mais ce n'était pas la raison de sa venue.

Balguine grimpa les marches du perron de bois d'un des baraquements et fit entrer la jeune femme dans une pièce carrée et bien éclairée, ornée de tables, de bancs, d'un bar et de fauteuils qui avaient connu des jours meilleurs. Dans un coin, un vieux téléviseur soigneusement astiqué servait de support à une icône encadrée d'un torchon blanc, rouge et noir. Il flottait dans l'atmosphère comme une odeur de tabac froid

mêlée de relents d'alcool et d'encaustique. Aux murs, un grand drapeau aux bandes horizontales blanches, bleues et rouges côtoyait un fanion rapiécé frappé de l'aigle impérial noir sur fond jaune. Derrière le bar, un soldat en vareuse d'un bleu sombre essuyait des verres tout en la dévisageant. Il l'accueillit d'un grand sourire et lança un coup d'œil à son supérieur.

– Voici notre mess, expliqua le lieutenant en présentant la pièce d'un geste de la main. Installez-vous confortablement, je vais prévenir le commandant de votre arrivée. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, Vadim se fera un plaisir de vous servir, pas vrai, Vadioucha ?

– Pour sûr, mon lieutenant ! répondit le barman sans cesser de sourire.

L'officier n'était pas encore sorti que, déjà, Tatyana, les jambes en coton, s'affalait dans un des vieux fauteuils. Sous son poids, le siège usé exhala un nuage de poussière dont les particules scintillèrent dans le rayon de soleil qui filtrait par la fenêtre. Lentement, la jeune femme reprit son souffle. Au moins, l'Écho de Parzh avait fait ce qu'il fallait. Ses hôtes avaient été prévenus à temps de son arrivée. Dès qu'elle se serait remise de son périple aérien, elle commencerait par broser un tableau de la vie sur l'aérodrome. Un peu de couleur locale, les journaux adoraient ça. Restait à savoir si, pour la suite de ses reportages, ces messieurs se montreraient aussi accueillants et coopératifs. Fouillant dans la poche de sa veste, elle en extirpa un paquet de cigarettes et un briquet. La première bouffée, délicieusement âcre, contribua à la remettre d'aplomb. Elle prit plus clairement conscience de son environnement. Dans le coin ensoleillé où elle se trouvait, tout près de l'antique télévision, le mess embaumait le moisi et le bois chaud, parfum entêtant, presque délassant. Derrière le bar, le planton en vareuse bleue la fixait sans vergogne, ce qui ne la surprit guère : elle était peut-être la première Occidentale qu'il rencontrait. Abandonnant son sac, elle s'arracha au fauteuil et se dirigea vers le petit comptoir. Un thé lui ferait le plus grand bien. Dehors, les bruits métalliques issus de l'atelier résonnaient encore. Tout était si calme, si paisible, comme si l'aérodrome somnolait dans la moiteur de cette matinée d'été, que l'on avait peine à croire que la guerre faisait rage, engloutissant les vestiges de l'empire dans des torrents de flammes.

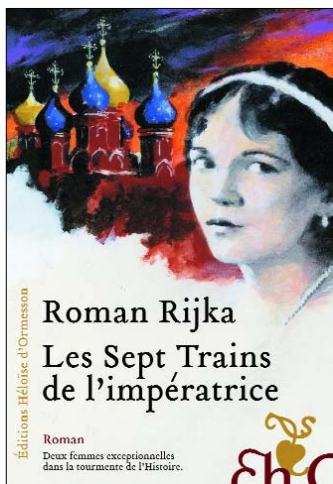
– Qu'est-ce que je vous offre, mademoiselle ? demanda Vadim en se penchant vers elle.

Un peu plus tard, ayant regagné son fauteuil pour siroter son thé noir, elle se sentait déjà mieux. Balguine tardait à revenir. Or, toute la suite de son parcours ici dépendait d'un éventuel entretien avec les autorités de la région. Autrement dit, les légitimistes. Une armée commandée par des officiers en révolte contre le nouveau pouvoir central. Une armée hétéroclite, rassemblant des tendances diverses qui cohabitaient tant bien que mal sous la férule de généraux plus ou moins inspirés, lesquels peinaient eux-mêmes à s'entendre sur un programme commun.

Pour nombre d'entre eux, la révolte avait davantage été le fait du hasard que d'une prise de position mûrement réfléchie. L'abdication de l'empereur, dans le sillage des violentes manifestations du début de l'année précédente, alors que la guerre contre les Poulpes battait son plein, avait pris tout le monde par surprise. Puis, à l'aube de l'hiver, ces majoritaires dont beaucoup ignoraient tout avaient bouleversé l'échiquier en renversant le gouvernement provisoire. Des régions entières s'étaient soulevées tant contre le nouveau pouvoir que contre l'ancien. L'empire s'était disloqué. Les Poulpes en avaient profité pour faire main basse sur la Marche, la province la plus riche, qu'ils occupaient encore après en avoir chassé les majoritaires. Alors était apparu plus à l'est ce qui n'était à l'époque qu'une force négligeable : quelques milliers de combattants, officiers pour la plupart, résolus à s'opposer à ceux qui prétendaient désormais présider aux destinées de l'empire depuis Masva. Sept mois plus tard, les légitimistes alignaient deux armées qui rassemblaient au total près de cent mille hommes. L'une, par le sud-est, repoussait les majoritaires vers la Marche et les Poulpes. L'autre, de l'est, avançait vers l'ouest à marche forcée, s'enfonçant comme une dague en direction de Masva. Dans les chancelleries des grandes villes occidentales, d'aucuns assuraient déjà que le mouvement majoritaire ne serait qu'un feu de paille rapidement balayé par le vent légitimiste.

C'était dans ces circonstances que s'était noué un drame qui avait pétrifié le monde entier, dans une cave de la petite ville de Sozian, à trois kilomètres au nord de Biriouzenski Most. Les légitimistes s'étaient emparés de la bourgade à la mi-juillet. Ils y avaient mis une ardeur particulière car la modeste cité forestière recelait un prix d'une valeur inestimable : les majoritaires y tenaient prisonnière la famille impériale. La libération du monarque aurait eu un retentissement considérable dans tout l'empire, surtout auprès des populations paysannes qui se défiaient du modernisme citadin des révolutionnaires masvites et restaient très attachées à l'image sacro-sainte de l'empereur et de ses enfants. La réapparition de l'ancien autocrate sur la scène politique aurait peut-être suffi à hâter l'écroulement du mouvement majoritaire tout en poussant les Paysans de la Marche à se révolter contre les troupes d'occupation des Poulpes. Mais après la prise de Sozian, les légitimistes avaient dû déchanter en découvrant la terrible réalité. La famille impériale avait disparu. Depuis couraient les rumeurs les plus diverses et les plus folles sur son compte : ils avaient tous été massacrés jusqu'au dernier par les majoritaires dans leur fuite ; emmenés et dispersés par ces derniers pour éviter que les contre-révolutionnaires ne les retrouvent ; ou bien ils se trouvaient tous en réalité enfermés dans une prison souterraine de Masva, et l'annonce de leur présence à Sozian n'avait été qu'un leurre tactique destiné à tromper les légitimistes. Certains racontaient même qu'en fait, l'empereur et sa famille coulaient déjà des jours heureux dans une retraite qui leur avait été aménagée en Occident, et qu'ils contemplaient la descente aux enfers de leurs sujets en dégustant du champagne du haut de leur balcon ouvragé et doré à l'or fin. D'autres, plus prosaïques, les disaient effectivement réfugiés à l'Ouest, secrètement vendus par les majoritaires en échange d'une reconnaissance officielle, d'armes et de devises.

Tatyana Duchesne ne penchait en faveur d'aucune de ces hypothèses, mais son quotidien l'avait envoyée ici pour tirer l'affaire au clair. Ce qui ne pourrait se faire qu'avec l'autorisation des autorités légitimistes qui contrôlaient Sozian.



Roman Rijka, *Les Sept Trains de l'impératrice*  
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)  
512 pages | 22 € | ISBN 978-2-35087-054-0  
Distribution/diffusion Interforum